

# Concours de nouvelles « Une journée en forêt méditerranéenne »

## Interstice

par Paul RENIER

**S**on doigt glisse le long d'une ligne rugueuse, il colle sa joue à l'écorce, fait corps avec le tronc, s'amenuise. Les autres crient, s'interpellent, courent, se dispersent, le cherchent.

La mollesse de l'humus a étouffé ses pas. Sa respiration prend une lenteur végétale. Les voix s'éloignent. Craquements, feuillages et branches.

Le vent se lève. Les arbres s'ébrouent dans un grand rire feuillu.

Il reste transi, ou bien agrippé comme un bourgeon humain, greffon de chair qui palpite doucement. Il est sauf.

La nuit tombe et un autre silence succède au silence. Note plus profonde ou plus noire, une haleine suspendue.

Ils sont partis. Plus de danger. Est-ce qu'il s'est endormi ?

A l'abri sous l'écorce du chêne pubescent, plus de regards perçants, de moqueries acerbes. Une sève tiède progresse doucement dans les feuilles.

Le froid monte de la terre sombre, engourdit, il frissonne. Déjà le matin, et de faibles rayons dispersent la brume liquide. Il doit rentrer chez lui. Ils ne l'ont pas trouvé. Sa mère est inquiète, sans doute, de son absence. Mais lorsque d'un élan, il tend le pied, rien qu'immobilité. Une bulle de panique éclot, monte aux lèvres et s'évanouit dans le ciel de midi. A peine un bruissement, chuchotis inutile.

D'autres voix se lèvent, des jappements lointains. Mais se pencher dans la lumière est bien plus opportun. Il se déploie, s'étire, jouissant de plénitude. De la chaleur, de l'air et cette solitude,

Paisible, qui ne demande rien.

Lorsque la nuit revient, elle la trouve identique. Muet, solide, impassible mais serein. Il est arbre.

De ses années cerclées, il regarde sa vie d'avant, voûtée, tachée d'encre. Le corps chétif déjà, les yeux au sol, les gestes maladroits. Il bouge peu, à l'angle des regards, tâchant d'exister à peine. Vivre dans l'interstice.

Ça s'est bien passé l'école ?

Toujours.

Il ne raconte pas la main lourde du grand, malaxant son épaule, le crachat accroché au dos de son manteau.

Oui.

Il a poussé, tordu, le regard en dedans. Il est bien mieux ici, au milieu des géants.

Les arbres tendent leurs branches jusqu'à toucher l'azur. Même la tige minuscule aspire à s'élever, solitaire, farouche. Il a choisi le plus gros, le plus fier qui effiloche les nuages en longues trainées poudreuses.

Du haut des frondaisons, il jette son regard. Il se frotte aux lointains, parcourt l'immensité : le village, l'autoroute, le val.

De si haut, les choses changent ?

Il les voit toutes petites, les boîtes de fer blanc qui rayent le silence, il les entend si loin les voix du dessous. Il goûte la brise légère, les ondées, tous les bruits. De l'insecte opiniâtre grignotant les racines, jusqu'au chat-huant, guettant la proie docile, il demeure aux aguets.

Mais ça cacophonique. On le recherche maintenant. Gyrophares. Battue. Messages. Enlevé, disparu ?

La forêt tonitrue. Des chiens reniflent ses drageons, les piétine. Toute sa ramure frissonne. Ou c'est le vent subit ? Puis le silence encore, jonché d'espoirs déçus.

Plus tard, veillé par la lune ronde, un hululement s'élève, des yeux scrutent les buissons agités par le vent. C'est sa mère qui erre entre les troncs placides, transportant sa douleur.

Le temps se tord, essorant les minutes. Une seconde, la chouette s'est tue, revoilà le matin. A peine a-t-il pu voir d'où provenait cette plainte qui fronçait son sommeil.

Il se dresse à nouveau. Au-delà de lui-même. Brouhaha de voix, prières qui montent comme la rosée s'enfuit. Il capte quelques accents : pitié pour mon enfant. De la gloire, du temps. Le succès.

L'air est frais ce matin.

Mais son nom ? S'en souvient-il encore ? Il était autrefois, Nicolas ou bien Louis. Une brume narquoise recouvre ses pensées. Du gui le gêne un peu, ou bien un souvenir. La voix de cette nuit, familière et amie. Qui l'appelait ainsi ?

Il faudrait freiner l'écoulement. Suspendre la montée continue de la sève, retrouver l'instant. Figés dans une pensée ligneuse, les mots se pétrifient. Se font dentelle de bois.

Les jours sont des minutes, les semaines des jours. Il en goûte la fraîcheur dans un présent étale.

Il renonce, qu'importe. Il se repose d'être.

La nuit en gouttelettes rafraîchit ses racines. La douce pluie de mars, grésillante et câline. Orage. Il respire.

\*\*\*\*\*

On cogne contre lui. Un coup, puis deux. Encore. Un ébranlement fugace, un coup puis deux.

Il rend un son creux.

Un souffle léger se glisse, trouve l'interstice, réchauffe sa sève calme. Une voix aux yeux clairs, froissement de robe d'été. Rire qui caracole, notes argentées.

Une petite fille compte. Une main sur son visage, l'autre martèle le tronc. A cent, elle s'ébroue, se jette vers ses amis, plus loin dissimulés.

Sa voix a creusé sous l'écorce un espace, qu'elle vient de lui ôter. Il a ce vertige, une apnée, en lui-même. La fille s'en est allée.

L'interstice encore tiède, il voudrait le franchir, rejoindre la belle qui riait.

Derrière la paroi, il se sent engoncé, les coudes serrés, se tourne. Impossible. Il hasarde un regard.

La lumière aveuglante, soulignant les arêtes, les contours abrupts, blesse son œil. Il s'est caché trop loin. Il doit se réfugier au fond du corps ligneux.

Le rire emplit l'azur léger. Un nouveau camarade qu'elle vient de débusquer. De son faîte, il guette le tournoiement blanc-bleu de la robe, la volte.

Elle se cache. Un enfant cogne ailleurs, contre un arbre bêta.

Il se souvient, alors, qu'il aimait courir, quand il n'était pas vu, dévaler les pentes, ouvrir ses bras au vent. Mais les géants ne savent que se dresser bien haut, hiératiques, sublimes, verticaux.

Des vieux ronchonnent sous le vent, craquent leurs os de bois, interminablement. Il regrette ses élans.

Si elle revient par-là, c'est lui qui cognera.

Il compte ses bourgeons, pour fleurir tout d'un coup. Se consumer d'une fois, toutes branches déployées. Qu'elle revienne ! Qu'il pétille en dedans, des chiffres susurrés.

Collant la joue sur son écorce, le doigt glissant le long de la ligne rugueuse, elle se faufilera, ils seront à l'abri.

La partie est finie, les enfants sont rentrés.

La forêt redevenue animale, bruisse, grogne, trottine. Les fleurs au bout des doigts, il reste un peu ballant. Effervescent quand les autres dodelinent.

Si seulement, demain !

\*\*\*\*\*

Immobile et muet. Dressé pour rien. Elle n'est pas revenue.

Il cogne ses branches, dilate l'air autour de lui, comme si le vent se levait. Il remue.

Sa cuirasse l'étouffe, refuge-sarcophage, entravant son souffle, ses mouvements, ses élans.

Immobile et muet. Comment retrouver la musique évanouie, saisir le regard clair de la fille qui comptait, se glisser comme avant dans des bras enveloppants ? Il ne veut plus être arbre.

Ça suffit.

Il va éreinter sa carcasse de bois, s'ébrouer, s'amollir. Et tant pis si la peau protège moins que l'écorce, tant pis si le ciel est plus haut et le vent plus lointain.

Les yeux levés, il se forcera à respirer calmement, pourra l'air de là-haut. Il haussera le menton. Tant pis si les autres se collent, se heurtent, le toisent.

Il est prêt, il est mûr.

De toute sa force il s'élance, se catapulte, cherchant la voie, se cogne à la paroi, retrouve la faille redevenue solide.

Il n'ira pas par là. Comment sortir d'ici ?

Des joggers s'entretiennent, luttent contre le temps, il creuse à l'intérieur de lui, racle l'écorce, cherche l'issue. Mais l'enveloppe est épaisse et ses mains sont en sang, ses mains ou l'idée de ses mains. Il ne sait plus où il est vraiment.

Alors il s'enfonce dans la terre noire, glisse le long des racines poilues et se perd dans un chaos bien sombre de tunnels et de bêtes sans yeux. Des bouches qui macèrent toutes les pourritures. Il n'ira pas par là.

Au moins, l'élan lui a rendu le souvenir : Sylvain Pissault. Avorton du village. Enfant tardif, secret, trop petit pour son âge. Pissoirs pour les voisins, transparent pour les maîtres.

Il se laisse porter par la sève qui s'élève. Jusqu'à quelle hauteur ? Trop haut, il se brise le cou ; trop bas, il s'étouffe de terre.

Comment sortir ? Redevenir soi ?

Il s'efforce, se presse à s'en rider l'écorce.

Il laboure sa mémoire, il pense à l'eau qui coule. Cette fois où sa mère se baignant au ruisseau, un été, crissant de cigales et lumière, l'aspergea de gouttes fraîches comme un pincement joyeux. C'était sa voix, l'autre nuit. Une chaleur brusque irradie son visage, enflamme ses joues absentes, pétille son regard.

A vélo, les yeux larmoyants, enivré de vitesse, la roue s'enfonce dans une ornière, les membres s'éparpillent, le cul par-dessus-tête, le cœur accélère et le temps se suspend.

Jusqu'au béton râpeux et au genou qui saigne. Il sent le fourmillement de ses jambes perdues.

Il saisit le souvenir, en extirpe un doigt coupé par maladresse, une course en revenant de l'école, un œil collé au miroir.

Mais le corps qu'il recrée n'est plus tout à fait sien.

Son hôte ajoute la pureté de la ligne, sa verticalité, la confiance paisible, l'énergie d'un destin. Ils s'inventent, s'hybrident, s'approfondissent.

Comme l'écorce des plus sages marquée des sillons du passé, sa peau s'étoile des douleurs éprouvées. Il ne les enfouit plus mais les fait scintiller, les surmonte, s'en pare.

Les arbres à moitié morts ont des branches qui fleurissent.

Ne manque que la voix. Comment s'entendre vraiment ? Des feuilles oscillent dans l'air, des brindilles frémissent.

Un bourdonnement tenu, d'abord, semblable au vent vibrant qui louvoie à la tombée du soir. Il fredonne doucement. Puis le souffle s'emporte, se regonfle à la nuit, ébouriffe les buissons, fait ployer les rameaux jusqu'à trouver sa note. Sa voix emplit l'espace.

Dans la lumière dorée du matin qui poudroie, brusquement d'un nœud, un pop sonore éclate, suivi d'une volte colorée qui roule dans les feuilles. Tourbillon blanc, rose, paille.

Sylvain se lève, les membres endoloris, fait quelques pas hagards, regarde le géant immobile et serein, sourit, lui appose la main, colle sa joue à l'écorce un instant encore, puis s'en retourne alors, reverdi, conscient, maintenant, de l'ampleur qu'il recèle, la floraison en dedans.

P.R.